

faiblesse de céder, mais je sens que les choses ne peuvent rester ainsi plus longtemps. Ma lettre vous peinera peut-être, mais, en y réfléchissant, vous reconnaîtrez qu'il vaut mieux dénouer la situation maintenant que plus tard."

Grande fut la douleur du jeune homme ; néanmoins, il resta un bon chrétien et un honnête homme, et quand plus tard il apprit que sa fiancée avait été appelée aux noces éternelles et qu'une auréole de sainteté semblait déjà planer autour de sa mémoire, il consentit à venir déposer devant le P. Agius, et de ses lèvres s'échappèrent ces paroles :

— C'était une sainte fille ! Elle avait fait de moi un autre homme . . .

Quant à Marguerite, libre de toute pénible préoccupation, elle ne songea plus qu'à répondre le plus tôt possible à l'appel du Maître, qui chaque jour vibrait plus fort au fond de son âme.

L'APPEL DU MAÎTRE

Depuis quand Marguerite Sinclair avait-elle senti les premiers désirs de vie religieuse s'éveiller en son âme ? Elle-même n'eût peut-être pas su le dire exactement, et à quiconque lui eût adressé la question, elle aurait sans doute répondu : " Depuis toujours . . . " En effet, n'est-ce pas dès ses plus jeunes années que, voyant les religieuses égrener pieusement leur chapelet, dans la cour de leur institution, elle enviait leur bonheur, leur vie calme et recueillie, et disait à Isabelle :

— Que les religieuses sont heureuses ! Et que j'aimerais être à leur place . . .

Et plus tard, quelle ne fut pas sa joie de pouvoir, après son travail du jour, rejoindre les Sœurs Auxiliatrices et travailler avec elles à la confection ou à l'entretien des ornements sacrés ! Elle se sentait dans son élément, et si l'on avait pu être témoin des entretiens secrets que cette âme pure avait, aux heures de solitude, avec le Dieu du Tabernacle, peut-être aurait-on surpris l'épanchement de ses ardents désirs vers une vie plus parfaite . . . Tout l'y conduisait donc comme par un chemin très droit qu'elle suivait en confiance, quand un grand trouble survint et voila pour quelque temps l'étoile qui la conduisait au port. Nous le connaissons, ce trouble, et nous savons comment, par l'obéissance aux inspirations de la grâce d'abord, puis à la parole d'un directeur expérimenté, la jeune fille en sortit victorieuse et prête à reprendre le cours de ses aspirations vers le cloître.

Comme il arrive après la tempête, le ciel fut plus serein, une lumière plus vive illumina sa route, et nous recueillons cet aveu à sa sœur Isabelle :

— J'ai vu le monde, il ne me dit rien ; ce n'est pas ce qu'il me faut. Je veux me faire religieuse.

Elle savait être comprise, car Isabelle aussi aspirait à l'entier sacrifice d'elle-même et déjà en avait fait la confiance à sa mère en lui demandant son consentement :

— Tu veux te faire religieuse, dit-elle à sa sœur, eh bien ! viens avec moi chez les Petites-Sœurs des Pauvres. Nous nous sanctifierons ensemble, et le sacrifice de notre mère sera moins grand, sachant ses enfants ensemble pour le reste de leur vie.

Mais " l'Esprit souffle où il veut " . . . et ce n'est point de ce côté qu'avaient été dirigées les aspirations de Marguerite . . .

Écoutant un jour, dans l'église du Sacré-Cœur de Lauriston, un sermon dans lequel le prédicateur avait essayé d'émouvoir son auditoire en faveur des pauvres Clarisses, et apprenant que bien souvent il leur arrivait de n'avoir rien à manger, Marguerite, comme le soldat au récit d'une bataille héroïque, sentit son âme vibrer d'impatience et s'écria :

— Moi aussi, je serai Clarisse ! Moi aussi, j'aurai faim, j'aurai soif ; je marcherai pieds nus je porterai la haire pour l'amour de Celui qui voulut souffrir pour nous jusqu'à en mourir . . .

Et de ce jour, son parti fut pris. Grande fut la douleur de la mère, quand elle apprit qu'un nouveau sacrifice lui était demandé, sacrifice plus dur, plus héroïque que le premier. Elle implora, elle laissa couler ses larmes, puis, cherchant sa force là où elle l'avait toujours trouvée, un matin, au sortir de la Table sainte, elle vint dire à sa fille :

— Va, mon enfant, où Dieu t'appelle ; tu es à lui avant d'être à moi.

Dès lors, la jeune fille put envisager le jour de son entrée chez les Filles de Sainte-Claire, et s'y prépara par un redoublement d'austérités. Elles étaient grandes déjà celles que Marguerite avait infligées à son corps délicat pour l'entraîner secrètement à une vie d'immolation. Non contente de s'abstenir souvent de son premier déjeuner, pour pouvoir arriver à temps à son travail, après avoir entendu la Messe, il lui arrivait parfois de supprimer complètement le repas de midi, afin de passer ce temps libre en adoration devant le Saint Sacrement. Et la nuit, malgré son extrême besoin de sommeil, pensant aux religieuses qui prient pendant que les autres dorment, elle se levait et priait les bras en croix, en esprit de réparation. Ingénieuse à se martyriser, n'avait-elle pas fabriqué une croix plate, en bois, armée de huit clous, dont les pointes étaient en saillies. Elle la portait sous ses vêtements, à hauteur de la taille, sans jamais trahir par une plainte les souffrances qui en résultaient. Un jour, pourtant, une dame de ses amies se mit, tout en plaisantant, à lui tapoter le dos. Soudain, elle la voit pâlir :

— Vous êtes souffrante ? dit-elle.

— Non, répond la patiente en s'efforçant de sourire.